

Les gisants



Durant tout le Moyen Âge et jusqu'au XVIIIe siècle, les églises sont des lieux privilégiés d'inhumation. A l'origine, réservé aux religieux et aux seigneurs fondateurs, ce droit s'étend rapidement aux bienfaiteurs de la paroisse.

Simplement gravées au trait, les plaques funéraires, prises dans le dallage de l'église ou dressées contre un mur, peuvent présenter une effigie du défunt. Dès le XIIe siècle, des gisants sculptés viennent remplacer la gravure. Dans les enfeus ou niches funéraires aménagées dans les murs, ces effigies en haut-relief sont présentées couchées sur un sarcophage dont les faces visibles portent ornements et épitaphes. Les premiers gisants sont des représentations idéalisées où les défunts apparaissent jeunes et beaux, dans le calme de la vie éternelle, tels qu'apparaissent Henri Plantagenêt ou Aliénor d'Aquitaine à l'abbaye de Fontevraud. Les yeux sont ouverts, les mains jointes, les plis des vêtements tombent comme si le personnage était debout. A partir du XIIIe siècle, l'image est plus fidèle au disparu. Ainsi, le gisant de Du Guesclin, visible à la basilique Saint-Denis, reproduit avec réalisme le visage bouffi et les gros yeux du connétable ainsi que sa petite taille. Le gisant du chevalier d'Aux dans l'église de Senillé est malheureusement défiguré et il a perdu bras et jambes. Pourtant, tous les détails vestimentaires sont soigneusement repris comme en témoignent les rivets fermant le côté de l'armure et les armoiries finement sculptées sur le manteau. Daté du XVe ou XVIe siècle, ce chevalier reste une représentation conventionnelle du gisant. Vêtu de sa cuirasse, l'épée au côté, il est allongé les pieds à l'est et la tête vers l'ouest, regardant vers Jérusalem. Les mains sont jointes ou croisées sur la poitrine, la tête repose sur un oreiller. Un animal symbolique ou domestique devait être couché sous ses pieds. Pourtant dès le XVe siècle, cette image traditionnelle cède souvent la place aux transis c'est-à-dire le corps représenté en décomposition, puis à partir de la Renaissance, aux orants figurant les défunts agenouillés en prière.

Itinéraires découverte

- Itinéraire Acadien
- Itinéraire de la Batellerie
- Itinéraire de la Coutellerie
- Itinéraire de la Pierre Meulière
- Itinéraire des Moulins et de la Minoterie
- Itinéraire de la Manufacture
- Itinéraire des Parcs et Jardins
- Itinéraire Saint-Jacques-de-Compostelle
- Itinéraire des Ponts
- Châtelleraut de la Belle Epoque
- Les personnalités célèbres du Châtelleraudais

Promenades découvertes du patrimoine

- Bonneuil-Matours
- Monthoiron
- Targé
- Thuré
- Vouneuil-sur-Vienne
- Parcours architectural de Châtelleraut

Eglises accueillantes

- L'église Saint-Pierre à Bonneuil-Matours
- L'église Saint-Sauveur Saint-Antoine à Saint-Sauveur
- L'église Saint-Ambroise à Monthoiron
- L'église Saint-Pierre à Thuré
- L'église Saint-Jacques à Châtelleraut
- L'église Notre-Dame à Colombiers
- L'église Saint-Pierre à Cenon-sur-Vienne
- L'église Saint-Vincent à Naintré

Ouverture de l'église
Voir tableau d'affichage

Culte
Consulter le panneau
à l'intérieur de l'église



Office de Tourisme** de Châtelleraut

Tél : 05 49 21 05 47 • e-mail : odtsi.chatelleraut@wanadoo.fr
www.ot-chatelleraut.com

Office de Tourisme* de Bonneuil-Matours

Tél : 05 49 85 08 62 • e-mail : associations@bonneuil-matours.com

Office de Tourisme* de Vouneuil-sur-Vienne

Tél : 05 49 85 11 99 • e-mail : officetour@wanadoo.fr

Photos & Texte Histo-Facto 02 41 31 20 84
Sources : Archives Départementales de la Vienne

Eglises
accueillantes

L'Eglise Saint-André à Senillé

Bienvenue en l'église Saint-André de Senillé

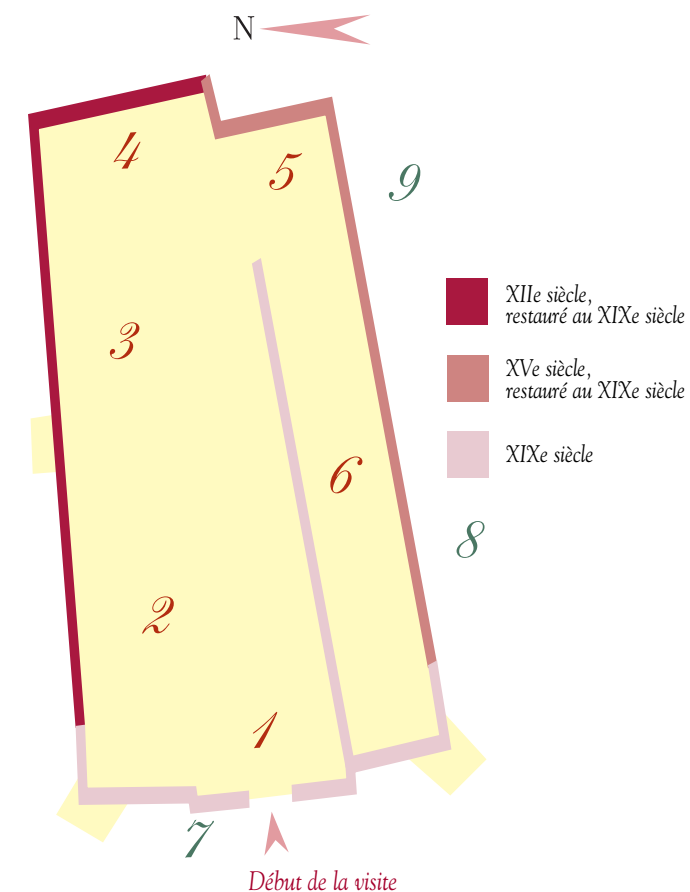
L'église est mentionnée pour la première fois dans un cartulaire du XI^e siècle, sous la dédicace de saint Aubin. Elle change de vocable vers les XVI^e ou XVII^e siècles où elle est désormais placée sous la protection de saint André. L'édifice primitif, comprenant une nef romane et un chevet plat du XII^e siècle, est agrandi d'un collatéral prolongé d'une chapelle seigneuriale au XV^e siècle.

Deux grandes campagnes de travaux entreprises au XIX^e siècle, transformant radicalement l'église. La façade ouest et le clocher-porche sont reconstruits puis, vers 1870, l'ensemble de la nef et le collatéral sud sont entièrement restaurés. L'église conserve peu de témoignages de son passé architectural.

1 Sous le clocher, le porche central et ses deux portes latérales s'ouvrent sur une entrée couverte d'une tribune. Contrairement à ce que laisse présager l'ordonnance tripartite de la façade du XIX^e siècle, la nef qui suit ne compte que deux vaisseaux, un central et un bas-côté sud.

2 La nef est voûtée en berceau. Ses arcs doubleaux délimitent les travées en retombant sur des colonnes à chapiteaux sculptés d'un visage barbu, de feuilles d'eau ou de grappes de raisin. Sur le mur nord, trois grandes arcades aveugles se succèdent, elles sont le pendant des arcs ouvrant sur le bas-côté sud. La première est consacrée aux soldats morts durant les deux Guerres mondiales et dont les noms sont gravés sur les plaques placées au-dessus de l'autel. Ce dernier, orné de la croix de guerre et de la palme des martyrs, est placé sous la protection de Jeanne d'Arc.

3 L'autel retable occupant la troisième arcade est daté de 1767 suivant l'acte du procès opposant le curé commanditaire et un certain Buisson, marchand sculpteur. Le retable en bois peint et doré met en scène le tabernacle où étaient placées les hosties consacrées. Ce coffre, dont la porte sculptée figure un rideau au coin relevé, porte l'Agneau emblème du Christ. Au-dessus, sortant d'une nuée, un angelot soutient le livre aux sept sceaux sur lequel était posé l'ostensoir lors de l'exposition de l'Eucharistie. Ces ornements, inspirés de l'Apocalypse de saint Jean, sont fréquemment présentés sur les autels majeurs, tout comme l'aiguière, les gerbes de blé ou les pampres de vignes, évoquant la messe.



Imaginé par le curé de Senillé, ce retable est un exemple de l'art religieux populaire de la fin du XVIII^e siècle. Mêlant le faux marbre et la dorure dans une composition chargée de symboles, cet autel est un des derniers témoins de la fantaisie rococo bientôt remplacée vers 1760 par des œuvres symétriques du style néoclassique puis néo-roman que représente le nouvel autel du XIX^e siècle placé dans le chœur.

4 Le décor du chœur est dédié à saint André. La baie centrale, de 1865, présente l'apôtre portant sa croix et, au-dessous, la scène de son martyre. Il est aussi figuré au centre de l'autel, encadré des quatre évangélistes accompagnés de leur emblème, le lion, le taureau, l'homme et l'aigle. On ne connaît pas l'origine de la célèbre croix de saint André, la crux decussata, faite avec le chiffre X qui est apparue dans les figurations du saint à partir du XV^e siècle.

5 La chapelle de la Vierge est éclairée par une baie géminée gothique flamboyante, ornée de vitraux de saint Joseph et Marie, œuvres du verrier Gesta de Toulouse, offerts en 1865 par la famille Hérault.

La croisée d'ogives porte une clef écussonnée. Ses nervures retombent sur des culots également sculptés de blasons. Aucun n'est armorié, mais ils rappellent l'origine seigneuriale de la chapelle dont l'enfeu abrite le gisant d'un chevalier d'Aux (voir thème au dos). Cette niche s'ouvre sous une accolade surmontée d'un crucifix encadrée de deux pinacles à crochets dans lesquels se distinguent des petites créatures fantastiques. Le gisant repose directement sur le carrelage. A l'origine, il devait être placé sur un faux sarcophage à trois pans visibles aujourd'hui plaqués dans l'enfeu. La grande dalle monolithe à trois écussons, ancienne face du tombeau, est désormais encastrée dans la maçonnerie du mur sud.

6 Les petites chapelles dédiées à sainte Radegonde et à saint Joseph ont été installées vers 1870. La première est peinte, sous un arc en anse de panier, de feuilles de chêne dorées sur fond bleu et du chiffre couronné (SR) de la sainte sur l'intrados. Le décor de fleurs de lys de la seconde s'accorde avec la représentation traditionnelle de saint Joseph, portant un brin à trois fleurs, tel qu'il apparaît sur la statue de l'autel.

Dans la première travée, figure une statue de saint Aubin, évêque angevin du Ve siècle, premier patron de l'église.

7 La façade néo-romane s'ouvre sous un porche, avec archivolte sculptée d'une frise de demi-besants opposés. Il est couronné d'une corniche à modillons présentant quatre masques. La tour, cantonnée de clochetons, domine la façade. Les deux tourelles d'angle sont coiffées de hauts toits coniques en pierre.

8 Les murs de la nef portent les traces d'ouvertures condamnées. Les claveaux d'une fenêtre romane sont conservés au-dessus de la première baie, de même les traces d'un porche près de la porte. La maçonnerie est très marquée par l'aménagement des chapelles saint Joseph et sainte Radegonde dont les arcs se distinguent nettement.

9 Sous la petite fenêtre en accolade, le mur de la chapelle a été renforcé à l'emplacement de l'enfeu. Le revers de la grande dalle blanche apparaît dans l'appareil du mur.